

**De cuneatis, quas vocant, inscriptionibus persepolitanis
legendis et explicandis relatio
ou comment Grotfend perça le mystère du vieux-perse**

Isabelle KLOCK-FONTANILLE – Emeline MONVILLE

Université de Limoges

This paper offers a Latin to French translation of the small account Georg Friedrich Grotfend gave about his attempt of deciphering Old Persian cuneiform. The Göttingen young Latin teacher's article, which title is *De cuneatis, quas vocant, inscriptionibus persepolitanis legendis et explicandis relatio*, appears partly, at first, in the *Göttinger Gelehrten Anzeigen* in 1802-1803. The last editing version, by W. Meyer, dates back to 1893. This work represents the key of Old Persian decipherment but has never been translated to date. It seems all the more necessary to do it since severals differences exist between Grotfend's own account and what can be usually read on the topic. So, this text allows us to follow the decipherer's work and progress, and his method, as Grotfend himself notifies, from general considerations on the three writings attested on Persepolis monuments, to very precise readings and translations of Old Persian cuneiform inscriptions, what he calls "the first Persepolitan writing".

Comme ce fut le cas des hiéroglyphes égyptiens, la redécouverte du cunéiforme vieux-perse s'inscrit dans l'effervescence des XVII^e-XVIII^e siècles, époque des premiers grands voyageurs européens et des « diplomates archéologues », qui mettent au jour l'antique cité de Persépolis et font circuler les premières copies de ses inscriptions¹. Toutefois, au regard des diverses théories qu'a fait naître l'apparition de cette écriture d'un genre nouveau sur la scène européenne, l'effervescence des premiers temps semble ne pas se départir d'une certaine confusion. Là encore, on peut noter une certaine analogie entre les considérations faites sur les hiéroglyphes égyptiens à cette même époque et celles faites sur

1. Citons le célèbre Pietro della Valle qui visita Persépolis en 1621. Dans le récit qu'il fit de son voyage et qui parut en 1674, il s'émerveilla des inscriptions mystérieuses qui ornaient les parois des palais. Comme le rappelle P. Lecoq : « il copie cinq signes qui lui paraissent être les plus fréquents, et il fait une observation qui se révélera exacte : contrairement aux autres écritures orientales, sauf l'arménien, celle de Persépolis doit se lire de gauche à droite. C'est le début, bien modeste sans doute, des études qui aboutiront au déchiffrement du vieux-perse » (*Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, 1997, p. 22).

les cunéiformes : quand d'aucuns soupçonnent déjà de véritables caractères graphiques, d'autres n'y voient que des motifs décoratifs. Et, parmi ceux qui pensent être en présence d'une écriture, celle-ci n'est pas envisagée dans ses rapports à une langue, mais comme un ensemble de symboles : chaque signe a sa valeur propre, est à associer à un contenu. Qu'on se rappelle comment, au XVII^e siècle, le jésuite Athanase Kircher « lisait » une phrase entière, en lieu et place du titre impérial *Autocrator*. Il en fut de même pour ces nouveaux caractères en formes de clous, nommés pour la première fois *litterae cuneatae* par le médecin Engelbert Kämpfer, dans ses *Amoenitates Exoticae*. La fin du XVIII^e siècle vient enfin jeter quelques lumières sur les écritures persépolitaines. Tout d'abord, aux copies rares et lacunaires du XVII^e siècle, succèdent les nombreuses reproductions d'un voyageur hollandais, Cornelius de Bruin (1711-1714) et celles, alors les plus complètes et les plus précises, d'un membre d'une expédition danoise, Carsten Niebuhr². Celui-ci s'attache aux inscriptions trilingues de Persépolis, dans lesquelles il est le premier à distinguer trois écritures différentes, jusqu'à présent confondues. Tout en déterminant le sens de lecture des inscriptions – que de Bruin supposait déjà être horizontal –, il dénombre, pour l'une des écritures, une quarantaine de signes. Il formule alors une hypothèse que nul, Grotfend y compris, ne remettra plus en cause et qui servira même de base au déchiffrement : la première de ces écritures est sans doute alphabétique. C'est en cette fin de XVIII^e siècle également, qu'un étudiant en théologie, A.H. Anquetil-Duperron, rapporte d'Inde l'Avesta dans le texte original et le traduit en 1771. Tandis que les études du livre sacré lèvent le voile sur l'une des langues de l'Inde antique, le danois Gerhard Tychsen fait paraître, en 1798, un traité intitulé *de cuneatis inscriptionibus persepolitanis lucubratio*. Il identifie l'interpolation et, déjà avant Grotfend, fait l'hypothèse que chacune des écritures correspond à une langue spécifique. Mais, pour lui, la langue des inscriptions du « premier type » devait être du parthe, et les rois, dont il est question dans les inscriptions, devaient appartenir à la dynastie arsacide. Le dernier pas déterminant fut celui d'un autre savant, Friedrich Christian Karl Heinrich Münter. Cet évêque d'une province danoise, également orientaliste, publie son traité *Versuch über die keilförmigen Inschriften zu Persepolis* à Copenhague, en 1800-1802. Münter, tout en supposant aux trois écritures un contenu commun, considère que chacune recèle un système différent : l'une est idéographique, la seconde syllabique, l'autre, alphabétique. Il suppose, par ailleurs, que la langue de cette dernière doit être de l'avestique – du zend, comme on disait alors. De plus, il rejette l'hypothèse parthe et, alors que Tychsen datait les inscriptions de la dynastie des Arsacides, Münter les fait remonter aux rois Achéménides. Il détermine également les mots pour « rois » et « rois des rois ». C'est alors qu'intervient Georg Friedrich Grotfend. Né à Münden en 1775, il étudie 20 ans plus tard la théologie et la philosophie à l'université de Göttingen et, en 1797, est adjoint titulaire au lycée de Göttingen. Un « amateur éclairé », c'est ainsi qu'on le qualifie le plus souvent. En tout cas, ce n'est pas un universitaire, encore moins un orientaliste. En 1802, avant même que le professeur de latin-grec ne commence à travailler sur les inscriptions persépolitaines, tous les éléments qui lui serviront d'appui pour son déchiffrement sont déjà en place : les copies de de Bruin et de Niebuhr, supports de son déchiffrement, les premiers travaux

2. *Reisebeschreibung nach Arabien und andere vorliegende Länder*, Copenhague, 1778.

sur l'avestique d'Anquetil-Duperron et ceux, de de Sacy, sur quelques inscriptions pehlvi, la supposition d'un système alphabétique pour l'une des écritures, l'hypothèse qu'elle note une langue apparentée à celle de l'Avesta, enfin, le cadre référentiel des inscriptions, qui n'est autre que l'empire perse des grands rois achéménides. La particularité de Grotfend est alors sans doute celle-ci : bien que reprenant à son compte les faits établis avant lui, il les remet méthodiquement en question, les argumentant à son tour avec ce souci constant, que l'on retrouve tout au long du *de cuneatis*, d'agir selon une méthode, une procédure rationnelle. Quelques phrases de son traité attestent, avant l'heure, de ce désir de rationalité qui sera, par la suite, celui de Champollion lorsqu'il nous parle du « soin qu'il a pris de ne rien deviner mais de tout démontrer ».

Le 4 septembre 1802, Grotfend soumit à l'Assemblée des savants de Göttingen un mémoire en latin portant sur les cunéiformes, et plus particulièrement sur ce qu'on appelait alors la « première écriture persépolitaine », c'est-à-dire le vieux-perse. C'est ce mémoire que nous traduisons ici³. Ce travail fut accueilli avec froideur par la docte assemblée. Il fut très rapidement suivi de trois autres.

**Mémoire présenté par Georg Friedrich Grotfend,
collaborateur de l'Université de Göttingen,
sur la lecture et l'explication des inscriptions persépolitaines cunéiformes,
comme on les appelle**

Göttingen, le 4 septembre 1802

Avant-propos

Au mois de juin, alors qu'au cours d'une promenade mon ami Fiorillo, secrétaire de la Bibliothèque Royale, discutait avec moi de savoir s'il était possible de mettre au jour le sens d'inscriptions dont l'alphabet et la langue étaient absolument inconnus, moi, qui depuis l'enfance déjà, avais eu l'habitude d'expliquer les phrases de la langue vernaculaire exprimées par des signes obscurs, j'estimais être mesure de réaliser cela pleinement⁴. Comme celui-ci répondait que je le lui prouverai vraiment, lorsque je serai, par exemple, en mesure d'expliquer une des inscriptions cunéiformes, je lui en fis la promesse, à la condition qu'il veuille me prêter son aide et me communiquer toutes les informations qui puissent les éclaircir.

Ainsi fut-il fait ; avec l'aide de mon ami, j'abordai cette écriture pour ainsi dire la plus facile de toutes, que déjà O.G. Tychsen, V. Cl.⁵, avait entrepris de lire, et la fortune m'assista si bien que, au bout de quelques semaines seulement, je pus, après avoir essayé toutes les techniques d'investigation, interpréter la majeure partie des

3. W. MEYER, *G. Fr. Grotfend erste Nachricht von seiner Entzifferung der Keilschrift*, Darmstadt, 1972. Les notes explicatives ont été rajoutées par nous.
4. Grotfend était un expert de ce genre d'activités (acrostiches, rébus...). Il avait, du reste, écrit un ouvrage *Commentatio de pasigraphia sive scriptura universalis* (1799). Ce travail « se rattache à la tradition leibnizienne. Les pasigraphies de la fin du XVIII^e siècle étaient, en effet, l'ultime aboutissement des projets d'écriture universelle du XVII^e siècle, auxquels Descartes avait porté intérêt, et qui furent une des préoccupations majeures de Leibniz. Ce mouvement est issu des cryptographies du XVI^e siècle : à l'usage du chiffre pour des messages secrets, s'ajoute le désir d'inventer, pour les relations internationales, une écriture notant des idées et leurs relations » (M. DAVID, « Des écritures universelles aux déchiffrements de textes anciens : Georg Friedrich Grotfend », dans *Revue philosophique*, 1975, 4, p. 434-438).
5. V. Cl. = Vir Clarissimus.

inscriptions. Aussi, pensant que ce serait des plus gratifiants aussi bien pour moi-même que pour toute la République des Lettres, je n'ai pas hésité à soumettre ce mémoire et ce court rapport au jugement de très éminents docteurs. Il reste, certes, un nombre non négligeable de choses qui semblent n'avoir pas encore été assez examinées par mes soins ; mais craignant de taire trop longtemps ce qu'il était du plus grand intérêt de rendre rapidement public, j'ai préféré, plutôt que de me taire plus longtemps, demander le pardon, pour le cas où j'aurais établi des erreurs. Je vais donc exposer, de la manière la plus succincte possible, les choses que j'ai découvertes, leur nature, leur qualité, et avec quelle méthode.

I. Au sujet des inscriptions cunéiformes en général

1. Les figures de celles-ci sont des signes d'écriture

Je ferais à peine observer cela, si d'aucuns n'avaient pas au contraire considéré à la légère que ces figures sont seulement des ornements, ou le fait de vers ou d'insectes, ou tout au plus des notations de nombres, qu'il était peu intéressant d'expliquer⁶ : ainsi, plus de 20 fois, des figures précises sont-elles clairement et manifestement disposées pour représenter des mots.

2. *Trois types d'inscriptions, d'alphabet et de langue absolument différents se répondent toujours*

On trouve certes plusieurs types d'inscriptions cunéiformes à Babylone et en d'autres régions de l'Orient ; mais dans les inscriptions de Persépolis, que je me propose de débrouiller, on peut en voir trois seulement, qui se répondent presque au mot près, au point que l'un ayant été démêlé, nous connaissons aussi le sens de ceux qui restent. Le fameux vase que Caylus a publié (*Recueil d'antiquités*, t. V, pl. XXX.) présentait l'ordre véritable de ceux-ci. Afin donc que soit clair, quel type d'inscription je distingue par les noms de première, seconde et troisième écriture, je présente l'inscription elle-même du vase, rectifiée à l'aide de la comparaison avec Niebuhr planche XXIV G, F, E, (début) et Bruin n. 131, A ligne 6 et 10, B ligne 3, 4, et 9 (milieu), C, ligne 3 (fin) et 8 (milieu).

Première écriture

希臘文三國史

Seconde écriture

1. -III- 2. -III- 3. -III- 4. -III- 5. -III-

Troisième écriture

1. Δ , $\langle \cdot, \cdot \rangle$, Δ^{\perp} , $\langle \cdot, \cdot \rangle^{\perp}$, $\Delta^{\perp\perp}$, $\langle \cdot, \cdot \rangle^{\perp\perp}$, \mathbb{E}^{\perp} , $\mathbb{E}^{\perp\perp}$

Chacun peut déjà facilement constater que les inscriptions de Niebuhr (t. II.) pl. A, B, G, H, I, appartiennent à la première écriture, les D, F, K, à la seconde et C, E, L, à la troisième.

L'inscription A ne possède pas d'écritures correspondantes, tout comme cette même inscription de de Bruin n. 126 ; mais toutes deux se rapprochent d'une inscription tout à

6. Grotfend fait allusion à un certain nombre d'hypothèses fantaisistes qui avaient été faites sur les cunéiformes : citons S.S. Witte qui, en 1789, expliquait l'existence des pyramides égyptiennes et des ruines de Persépolis par des phénomènes naturels d'origine volcanique, et démontrait que les soi-disant inscriptions n'étaient rien d'autre que des ornementations, dont le modèle devait être cherché dans le règne végétal, notamment les feuilles du tabac. Mais pour d'autres, les cunéiformes étaient des dégâts provoqués par des insectes ; pour d'autres encore, il s'agissait de simples chiffres.

fait similaire chez de Bruin, la n. 131. À l'inscription H correspond, si je ne me trompe, l'inscription de la troisième écriture L, et à l'inscription I, l'inscription de la seconde écriture K. Les inscriptions de de Bruin n. 132 sont les mêmes que les planches B, C, D, que Niebuhr présente ; et l'inscription de la pierre gravée n. 137 constitue la fin de l'inscription n. 134 de la troisième écriture, qu'à la fois Chardin planche LXIX, 5 et Kämpfer p. 347 ont dessinée. En revanche, l'inscription n. 133 sur le pli d'une tunique royale, dont de Bruin affirmait, p. 273, qu'il l'avait recomposée à partir de morceaux épars, a été si mal assemblée que les fragments trilingues épars de deux inscriptions différentes, que Niebuhr a pu facilement reconstituer d'après la comparaison des planches B, D, C et G, F, E, se sont reformés en un seul ensemble. En effet, les quatre lignes supérieures contiennent la première inscription trilingue et celles-ci doivent être lues de telle sorte que le début commence à partir de la quatrième ligne et que la troisième suive la quatrième, la seconde la troisième et la première, la seconde. Certains fragments de l'autre inscription trilingue ont été composés pratiquement de la même manière : il faut tout d'abord lire la septième ligne, ensuite le début de la cinquième et sixième ligne, puis la fin de la sixième et celle de la cinquième ligne.

3. *Les figures de ces inscriptions, que je me propose d'expliquer représentent non pas des mots ou des syllabes, comme celles des inscriptions chinoises et japonaises, mais des lettres, tout comme les nôtres*

Si, ainsi qu'il est facile de l'observer, un coin oblique dans les inscriptions du premier type et un coin droit souvent dans celles de la seconde écriture marquent la fin des mots, il est alors à peine croyable qu'il existât autrefois une langue dont les mots comptaient jusqu'à dix syllabes. En outre, certaines désinences de mots sont constituées notamment de quatre figures, grâce auxquelles on ne peut douter que ce sont des lettres et non des syllabes qui sont représentées. Mais si quelqu'un fait l'hypothèse que ce sont des notations de mots, je demande s'il est vraisemblable, qu'une même série de mots soit autant de fois répétée, et à de si courts intervalles, que ne le sont les signes :             et d'autres semblables. D'autre part, l'argument principal pour conclure que ce ne sont pas des mots, mais des lettres alphabétiques qui sont exprimées au moyen des signes qui viennent d'être cités, est le fait qu'à partir de la comparaison des inscriptions de de Bruin (n. 131) et de Niebuhr (planchette XXIV A) il s'ensuit que le signe  est une abréviation du nom cité ci-dessus, lequel peut parfois être prolongé par les désinences  ou bien   ou bien        <img alt="signe 363" data-bbox="14240 320

4. *Toutes les inscriptions cunéiformes que je connais doivent être lues de gauche à droite, toujours sur une même ligne horizontale, ni en « kionedon » ni en « boustrophedon »⁸*

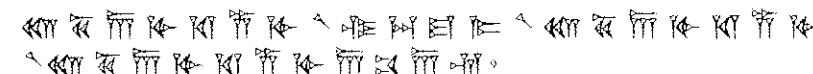
Dans toutes les inscriptions, si on excepte celle de de Bruin n. 133, la ligne horizontale supérieure constitue le début, comme il est facile de l'établir d'après la comparaison de la plupart des inscriptions, en particulier de celle du vase Caylus et des planches XXIV G, F, E, de Niebuhr ; et dans le cas où quelqu'une semble être réglée à la verticale, de même que celle que l'on peut apercevoir autour de fenêtres, chez Kämpfer p. 347, les figures sont renversées, si bien que subsiste la ligne horizontale n. 134, que de Bruin a aussi relevée. Ensuite, dans toutes les inscriptions cunéiformes persépolitaines, les mots sont toujours tronqués à l'extrémité des lignes horizontales, si bien que la partie

7. «Roi».

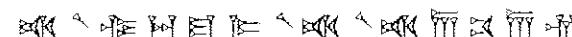
8. En grec dans le texte : κιονηδόν βουστροφηδόν. On qualifie de boustrophédon le tracé d'un système d'écriture qui change alternativement de sens ligne après ligne, à la manière du bœuf marquant les sillons dans les champs, de droite à gauche puis de gauche à droite. Une écriture en ktonèdon est une écriture en colonnes (verticales), du grec κιόν « colonne ».

droite d'une ligne supérieure est liée à la partie gauche d'une ligne inférieure, ce que le premier coup d'œil au mot cité plus haut et les choses qui en dérivent enseignent, dans Niebuhr, planche B, G. En outre, les désinences de ce nom que nous avons citées, sont ajoutées non pas à la partie gauche, mais toujours à celle de droite, pour ainsi dire à la fin du mot. D'autre part, pour montrer le plus clairement possible que cela se produit non seulement dans le premier type d'écriture, mais aussi dans tous les autres, je vais présenter les noms eux-mêmes avec leurs désinences, à partir de Niebuhr, planche B, D, C, ou G, F, E :

Première écriture



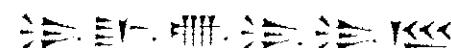
ou si nous écrivons ces-mêmes mots transcrits ci-dessus sous leur forme abrégée :



Seconde écriture :



Troisième écriture :



Mais comme les mots cités dans les inscriptions G, F, E par un heureux hasard suivent un nom qui constitue le début des inscriptions B, D, C, excepté une désinence, D. Lichtenstein¹⁰ V.S.R.¹¹, avec peut-être Wahlio comme source, partant du fait que sur la planche C, devant les figures 三一, 三三¹² que l'on peut lire dans la planche E au début de la seconde ligne, précèdent des signes tels qu'ils cadrent parfaitement avec la troisième ligne de la planche E, a aussitôt fait l'hypothèse que cela indiquait le fait que ces inscriptions devaient être lues de droite à gauche. Mais on comprend que celui-ci, par un jugement trop hâtif, a pris pour un argument ce qui a été produit par quelque accident fortuit, à partir du fait que chez de Bruin n. 131 inscr. C, 1, 9 et 10 la partie droite de la ligne supérieure forme un tout avec la partie gauche de la ligne inférieure, d'où Lichtenstein pensa que, dans l'inscription de Niebuhr E, la partie gauche de la ligne supérieure devait être liée à la partie droite de la ligne inférieure. Du reste, si Lichtenstein avait comparé ou bien l'inscription du vase de Caylus ou bien la planche n. 131 de de Bruin inscr. C, 1, 3, 5 ou encore 8 (début) avec Niebuhr planche E, il aurait assurément vu que le début à gauche de la seconde ligne cadrait avec la fin à droite de la première et non de la troisième ligne. À partir de ces faits, les savants peuvent désormais discerner ce qu'on doit attendre de celui qui se déclare conduit par un hasard fortuit et non par un système rationnel, bien que plusieurs choses puissent être corrigées, sauf si le peu de temps dont on dispose l'empêche, ou si c'est excessif.

II. Au sujet des inscriptions de la première écriture en particulier

1. L'écriture que nous avons appelée « première » emploie des figures particulières pour représenter des lettres-voyelles

Déjà Münter, un homme à l'esprit des plus pénétrants en même temps que très modeste, observa que, dans les inscriptions de la première écriture, au sujet desquelles seules il sera désormais question, quelques signes se rencontraient si fréquemment par rapport aux autres qu'il n'était pas possible que l'on doute qu'elles ne soient des notations de voyelles. En outre, étant donné que Niebuhr planche XXIII a rassemblé plus de 40 figures, parmi lesquelles apparaissent cependant quelques fautes, et également quelques signes de valeur identique, d'autres au contraire ayant été soit altérés soit omis, chacun comprend aisément qu'un tel nombre est assurément trop petit pour une écriture syllabique et trop grand pour une écriture au contraire privée des voyelles. Cela dit, cinq voyelles ne suffisent cependant pas pour compléter ce nombre-là. Il faut donc établir que des voyelles tant longues que brèves, selon l'usage des antiques langues perses, sont notées par des signes spécifiques.

2. La langue de la première écriture est celle que l'on appelle « le Zend »

Avant que je ne fournisse la preuve de cela, je dois signaler – je l'ai découvert sans peine – lesquelles de ces figures doivent être tenues pour des voyelles. Voici les figures qui s'y rapportent :

¶ qui apparaît le plus et qui, si Niebuhr ne s'est pas trompé, forme à elle seule un mot sur la planche 1, 1, 8.

¶ qui au début de l'inscription A chez Niebuhr formerait à elle seule un mot, à moins que cette inscription-là n'ait été mutilée ; mais on l'identifie à une voyelle, à partir du fait qu'on la rencontre rarement à l'initiale, mais la plupart du temps à la fin des mots, et il en est assurément ainsi, puisqu'elle est redoublée à la dernière ligne de l'inscription B.

¹⁷ laquelle non seulement apparaît le plus souvent, mais aussi chez Niebuhr, planche XXIV A, ligne 19, est redoublée au début du mot.

Les voyelles restantes peuvent être identifiées de la même façon, mais celles-ci suffisent pour démontrer ce que j'ai annoncé. Ces voyelles, en effet, apparaissent tant de fois par rapport à tous les autres signes, que l'on comprend aisément que la langue de notre écriture a été, au plus haut point, riche de voyelles ; bien plus, de très nombreux mots sont constitués des seules voyelles, parmi lesquels il suffit d'avoir cité ceux-ci :

Or, qui peut ignorer que cette caractéristique est celle de la langue Zend, par laquelle elle se distingue des autres langues ? Il y a certes beaucoup de points qui cadreraient avec la langue sanscrite si bien que, à lire le traité de Münter, j'hésiterais quelque peu, pour décider si c'était le Zend ou bien le sanscrit, la langue exprimée par ces petits clous. Mais comme je devais m'en apercevoir bientôt, dans l'idiome sanscrit, plusieurs consonnes au timbre rude sont accolées, comme dans le nom même de celui-ci, ce que je n'avais observé nulle part dans nos inscriptions. En outre, comme il paraissait peu probable que des mots sanscrits aient été représentés sur des monuments perses, je conclus sans hésiter que la langue était le Zend, et ce que j'avais conclu par un raisonnement logique, l'expérience me le confirma.

9. « Roi, Grand Roi, Roi des Rois ».

10. Pour Lichtenstein, les cunéiformes ne sont qu'une banale variante de l'écriture coufique et sont, par conséquent, à lire comme de l'arabe, de droite à gauche.

11. V.S.R. = *Vir Summe Reverendus.*

12. Signes de la troisième écriture.

3. *Toutes les inscriptions, dont j'ai, jusqu'à présent, attentivement étudié le sens, se rapportent soit à Darius, soit à Xerxès*

Ces choses, qu'au sujet des monuments de Persépolis notre cher Heeren¹³, V. Clar., a entièrement montré d'une manière si fine et que, après lui, Münter prouva, indiquent assez clairement que ces antiques inscriptions contemporaines des monuments eux-mêmes, doivent se rapporter à quelque antique roi de la Perse, entre Cyrus et Alexandre. De quelle façon l'expérience m'a dévoilé les noms de Darius et Xerxès, notre récit qui porte sur la manière elle-même dont nous avons procédé va de fait l'apprendre.

III. Au sujet de la méthode d'élucidation des inscriptions de la première écriture

Cela pourrait paraître suffire si je révélais les découvertes que j'ai faites, puisque le résultat lui-même atteste de la validité de ce que j'ai établi pour en faire l'essai ; mais pour vraiment exposer en même temps aux savants le chemin par lequel un homme ignorant des langues orientales a pu mettre à nu la plus ancienne langue d'Orient, je vais dévoiler sous vos yeux ma méthode elle-même.

1. Tout d'abord, ces inscriptions, que Tychsen avait entrepris non seulement de lire mais aussi d'interpréter, ayant été comparées avec celles que de Sacy avait justement révélées, je m'aperçus aussitôt que le premier mot dans l'une et l'autre inscription que Tychsen a lu *Osch patscha* et *Malkéusch*, était un nom de roi ; au contraire, ce mot-là que Tychsen a lu *Aksak* était le titre de celui-ci, signifiant *roi*. En effet, le fait justement que ce mot fut répété aussi souvent dans toutes les inscriptions, avec même des déclinaisons de *as* et *que*, précédant simplement un mot, il variait, cela même était la preuve que ce ne pouvait être un nom propre ; d'autant plus que, comme je l'ai déjà signalé ci-dessus, ce mot, comme un titre connu, avait l'habitude d'être abrégé dans les autres inscriptions.

2. Ensuite je constatais que ce nom qui se trouve au début de l'une des inscriptions, a été écrit dans la seconde après le titre *roi des rois* avec la désinence brève du génitif ; de là je conclus que dans ces inscriptions, les rois cités étaient un père et le fils. Ainsi, comme le nom de Darius, que le livre sacré appelle *Darjavesch*¹⁴, semblait cadrer avec ce mot que Tychsen a lu *Malkéusch* (*Dárhetisch*), tandis que le nom de Xerxès semblait cadrer avec celui que Tychsen a lu *Osch patscha* (*Khschhérsc̄hē*) : quel serait le nom du roi en vieux perse, voici ce qui ne pouvait m'échapper bien longtemps. En effet, à cause de la similitude des figures qui se présentent dans les noms de Darius et Xerxès, je devais nécessairement lire les quatre premières lettres *Khschhē*... D'ailleurs, déjà, le lexique du Zend d'Anquetil-Duperron pag. 442 me montrait le nom de roi *Khschhē*, qui différait simplement du mot de l'inscription en ceci que le signe de l'aspiration avait été ajouté à une voyelle longue ; or Anquetil lui-même note quelque part que les voyelles zend, à la fin des mots, sont souvent prononcées avec une aspiration.

13. D'après E. Doblhofer, Heeren, historien protecteur de Grotfend, contribua entre autres à faire connaître ces travaux. Doblhofer note : « Arnold Hermann Ludwig Heeren qui, dans ses *Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples du monde antique*, contribua plus tard à faire connaître les travaux peu remarqués de Grotfend » (E. DOBLHOFER, *Le déchiffrement des écritures*, Paris, 1958, p. 106). L'opuscule du déchiffreur eut une vie mouvementée : l'université de Göttingen refusant de le publier intégralement (le jeune professeur de lycée n'étant ni universitaire, ni orientaliste), il parut, d'abord en partie, dans les *Göttinger Gelehrten Anzeigen* de 1802-1803. Puis, en 1805, il est publié en intégralité dans les *Idées de Heeren* (*Ideen über Politik, den Verkehr, und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt* (2 vols, Göttingen, 1793-1796 ; 4th ed., 6 vols., 1824-1826), avant d'être oublié puis redécouvert en 1893, date à laquelle il sera réédité par W. Meyer. C'est à cette dernière version que nous avons eu accès, laquelle a été réimprimée par la Wissenschaftliche Buchgesellschaft de Darmstadt en 1972.

14. Il s'agit du livre sacré des Parsis rapporté par Anquetil-Duperron : l'Avesta.

3. Pour ce qui est du mot suivant, dont je concluais, d'après la comparaison de l'inscription de de Sacy, qu'il s'agissait d'un adjectif, la première et la troisième lettre étaient *é* et *r*, déjà connues à partir du nom de Darius ; dès lors, comme j'avais trouvé dans le lexique d'Anquetil p. 435 le mot *eghré* (*vis et fortitudo*) je n'ai pas hésité à lire ce mot *eghré* et à l'interpréter comme *fortis* cf. Anquet. Zend.-Av. T. II, p. 202, not. 2 ; T. I. P. II, p. 423, not. 4 et 5.

Ainsi pouvais-je désormais interpréter l'inscription du vase de Caylus présentée ci-contre, dont je lis le premier type d'écriture comme ceci :

					
(Xerxès)					
					
(rex - roi-) (fortis - grand -)					

Cependant, afin que les yeux des savants ne soient pas heurtés par ma lecture, il doit être signalé que l'alphabet Zend, comme on peut le voir à partir des planches d'Anquetil (Zend-Avesta Tom. II, p. 424), exprime trois types de voyelle *e* (car la quatrième, *eh* est composée à partir de *e* et *h*) par des signes spécifiques :

- 1) la première lettre de l'alphabet *é*,  laquelle peut en même temps être prononcée *ā*, comme dans le nom de Darius,
- 2) le *e* simple 
- 3) le *é* à accent superposé soit  soit 

Cela n'empêche pas cependant, que nous découvrions des mots commençant par le signe  comme   écrits avec la première lettre de l'alphabet : en effet, Anquetil permute entre elles les voyelles zend, si bien que l'on rencontre par exemple les mots *eschedanm* et *eschitō* (Anquet. Zend-av. T. II, p. 471) avec la même initiale (p. 434).

4. Je reviens aux inscriptions de Niebuhr, dont je vais désormais rapporter l'interprétation, de telle manière que le lecteur ait le sentiment de les étudier lui-même. Parmi les quatre lettres qui, dans les deuxième et troisième lignes, prolongent le titre de roi et semblent marquer le génitif pluriel, il est forcé que le dernier  représente un *o* puisque c'est une voyelle et que dans Niebuhr, planche XXIV, ligne 2 sq., elle constitue la désinence du nom (cf. Kleuker, Zend-Avesta, T. II, p. 65) ; quant à la seconde lettre  elle désigne un *tch*, si bien que la désinence du génitif pluriel se trouve être *éthēo* ou bien *atthāo*. Dans l'inscription G, le nom de Darius, père de Xerxès, est prolongé par la lettre  et le titre de roi par la désinence   pour marquer le génitif singulier ; il est difficilement possible de douter qu'elles doivent être lues *ā* et *āhē*. Dans l'inscription B, succède au titre de roi un mot qui, tronqué de la désinence du génitif pluriel, établit le nom du peuple, *Dāhū*, qui, d'après Anquet. Zend-avest. T. II, p. 283, not. 4, est le même, qu'Hérodote, I, 125 (fin), appelle *Δαοὺς*¹⁵, et atteste qu'il s'agit du peuple perse (Pārs Nieb. H, 1, 6, (fin) et 7. (début)). Le mot suivant, avec une désinence de génitif sing, nous fait découvrir le nom *Gōschthāsp* en même temps que les lettres  

15. En grec dans le texte.

5. Désormais, pour lire l'inscription G, il n'y a plus que la valeur d'une seule lettre qui nous fasse défaut à la fin du mot **𐎧** **𐎧** **𐎧** ; ce qu'il peut bien signifier, le dernier mot l'apprendra. Le mot *akhéotchôschôh* contient en son milieu la marque **𐎧** du génitif, de là, à partir du *pehlvi* *akhé* (*mundus, universa rerum natura*¹⁶, Anquet. Zend. lex. Pehl. p. 484) et du mot *Schâh* (*rex*) il semble former un composé signifiant *mundi rectorem*. Quel peut être ce roi du monde, c'est ce que nous enseigne la planche A, ligne 16, ou de Bruin n. 131, ligne 9 (fin), où figure le mot *Jémôh* (Anquet. Zend. lex. p. 465) Djemschide ou bien Achéménide, et le signe jusqu'ici inconnu **𐎧** marque la lettre *m*. Ainsi donc, puisque Hérodote I, 125, apporte le témoignage que les rois de Perse sont les descendants des Achéménides, il semble que le mot **𐎧** **𐎧** **𐎧** représente *stirpem*¹⁷ ou quelque chose de similaire. Par ailleurs comme nous avons établi que le même signe exprime la valeur des consonnes *p* et *b*, il est permis de lire ce mot *bûn* et, grâce au *pehlvi* *bûn* (*radicem*)¹⁸ de l'interpréter comme *stirpem*, voir Anquet. Zend. av. T. II, pag. 439.

6. Après ces mots qui clôturent l'inscription G, dans l'inscription B on en lit quatre autres, qui, si je ne me trompe, indiquent l'époque à laquelle ce qui précède a été écrit. En effet, le mot *Môro* (le signe **𐎧**) est l'équivalent du signe **𐎧**, de même que **𐎧** est celui de **𐎧** ou encore **𐎧** celui de **𐎧**), puisqu'il n'apparaît nulle part ailleurs, peut difficilement concerner l'inscription elle-même ; ensuite, le livre *Bun-dehesch* (Anquet. Zend. av. T. II, p. 349) enseigne que *Môro* est l'une des 28 constellations masculines. De là j'interprète le mot qui précède, *ôoo*, dont la dernière lettre marque la désinence de l'accusatif, *masculam constellationem*¹⁹, et le fait dériver de *oué* (Anquet. p. 475) *copula mascula*, d'où *ouccé*, *copula femina*. *Ah* est l'article démonstratif (Anquet. pag. 473), si bien que jusque-là les Perse ont noté le temps pratiquement de la même manière que nos compatriotes, comme par exemple : le 4 Septembre 1802²⁰.

7. Venons-en maintenant au dernier mot de l'inscription B., dont la seconde lettre **𐎧** est incertaine. Pour ma part, je pense qu'elle doit être pratiquement l'équivalente de **𐎧** *z*, et j'interprète le mot *ézûtchûsch* comme le génitif du nom *iezetehé* ou bien *iezeté* (en *Parsi ized*), v. Anquet. Zend. av. T. II, p. 2, p. 82, not. 11 ; T. II, p. 189, n. 2, p. 316, n. 2, p. 493, v. 2. En effet Anquetil, dans l'*index rerum*, s. v.²¹, remarque à propos de cet *Ized* entre autres : « *Ized* est proprement nom des bons Génies du second Ordre, nom donné à Ormuzd et aux autres Génies qui président aux trente jours du mois ».

8. Les choses étant ainsi, je lis et traduis ces deux inscriptions comme suit :

Niebuhr planche XXIV. B., de Bruin p. 273. n. 132

Dârheûsch. Khschêhiôh. eghré. Khschêhiôh Khschêhiôhêtchâo.
(*Darius*) (*rex - roi*) (*fortis - grand*) (*rex regum - roi des rois*)

Khschêhiôh Dâhûtchâo. Gôschtâspâhê.
(*rex - roi*) (*Daharum - des Perse*) (*[filius] Hystaspis [fils] d'Hystaspe*)

bûn. akhéotchôschôh
(*stirps - descendant*) (*mundi rectoris - du souverain des peuples*)

Ah. ôoo. Môro. ézûtchûsch.
(*in- en*) (*constellatione mascula - la constellation masculine*) (*Môro*) (*de (ou) l'Ized*)

16. « Monde », « essence universelle des choses ».

17. « Descendant ».

18. « Racine ».

19. « Constellation masculine ».

20. En allemand dans le texte (*den vierten September 1802*), nous précisons car la formule allemande, qui se décline, est évidemment plus proche du perse.

21. s. v. = sub verbo.

Niebuhr. Tab. XXIV. G

Khschhêrschê. Kschêhiôh. eghré. Khschêhiôh Khschêhiôhêtchâo.
(*Xerxes*) (*rex*) (*fortis*) (*rex regum*)

Dârheâusch. Khschêhiôhâhê. bûn. akhéotchôschôh
(*[filius] Darii*) (*[fils] de Darius*) (*regis - du roi*) (*stirps*) (*omnium rectoris - du souverain de tous*)

9. À partir de ces deux inscriptions, il a été possible que soit entièrement reconstituée l'inscription double dans les plis de la robe royale (chez de Bruin p. 273. n. 133), dont il a déjà été question plus haut, et qui avait été si mal recomposée.

Lin. 4 et 3. Dârheâusch. Khschêhiôh. eghré. Gôschtâspâhê. bûn.
(*Darius*) (*rex*) (*fortis*) (*[filius] Hystaspis*) (*stirps*)
akhéotchôschôh
(*mundi rectoris*)

Lin. 7. [Khschhêrschê. Kschêhiôh. eghré. Dârheâusch. Khschêhiôhâhê.
(*Xerxes*) (*rex*) (*fortis*) (*[filius] Darii*) (*regis*)
bûn. akhéotchôschôh
(*stirps*) (*mundi rectoris*)

Le nom *Xerxès* se cache sans nul doute dans les figures de la troisième écriture qu'on lit en partie au début de la cinquième et en partie au début de la sixième ligne. Quant au nom de *Darius*, père de celui-ci, c'est le nom de la fin de la cinquième ligne dans le second type d'écriture, et de la fin de la sixième ligne dans le troisième, qui le fait apparaître.

10. Il ne reste rien désormais, puisque je remets à un autre moment les interprétations des plus grandes inscriptions, si ce n'est cette inscription, qui peut être observée au-dessus d'une fenêtre : de Bruin p. 273, n. 134, Chardin, planche LXIX, 5, Kämpfer p. 347. Personne ne l'a transcrit sans erreur, Tychsen déjà s'en aperçut ; pourtant elle peut être facilement reconstituée à partir de toutes comparaisons :

Ardsmêtch. étiôtch. Dârheâusch K...hâhê
(*To Ard coeli - au Ard du ciel*) (*qui supra est - qui est au-dessus*) (*Darii*) (*regis*)
gôiôhê. erm
(*vita - la vie*) (*servit - est dévouée*)

11. Les arguments, sur lesquels s'appuie mon interprétation sont les suivants : *Ard* ou bien *Ascheschingh* est quelque *Ized*, (v. Anquet. dans l'*index rerum* s.h.v.²²) qui dispense la nourriture diurne, un éclat modéré et la lumière, d'où il semble approprié pour l'inscription qu'on voit au-dessus d'une fenêtre. Ensuite, *schmeha*, dont le datif ou le génitif est *smêich*, signifie *coelum*²³ en *pehlvi* (Anquet. Zend. av. T. II, p. 507). Le second mot, qui présente la même désinence, je le fais dériver du Zend *eevê* (p. 435) ou bien *euestâtiém* (p. 438) *supra*²⁴ et je pense qu'il est l'apposé du premier mot. Le mot *gôiôhê* semble être le même que *gôiêhê* (Anquet. p. 452) *anima, vita*²⁵ ; enfin, *erm* ou bien *erém* (p. 433) désigne *servum*²⁶.

Ce sont à peu près les choses que déjà j'ai voulu exposer, qu'il est possible d'apporter comme preuves à partir de ces inscriptions, alors qu'elles avaient été négligées. Le reste suit, puisque ces choses ont été apportées. Sur des points particuliers, j'avouerai volontiers que je me suis trompé ; dans l'ensemble, quelqu'un me convaincera à peine de mon erreur.

22. S. H. V. = sub hoc verbo.

23. « Ciel ».

24. « Au-dessus ».

25. « Âme », « vie ».

26. « L'esclave ».